

MORALE.



DE L'ÉGOISME.

Honni soit qui mal y pense! Voilà plus d'un demi-siècle que j'entends calomnier l'égoïsme; il est temps de protester, et si j'ai un reproche à m'adresser, c'est de ne l'avoir fait plus tôt, de n'avoir pas plus tôt rendu hommage à une qualité, à une vertu que je considère comme la mère, comme la gardienne de toutes les autres.

Vous vous étonnez, Mesdemoiselles, vous criez au paradoxe, vous me renvoyez aux homélies de l'archevêque de Grenade... De grâce, un peu de patience, ne me condamnez point avant de m'avoir entendue. Causons un peu, je vous prie, souffrez que je vous expose mes raisons le plus simplement du monde.

L'égoïste est celui qui recherche la plus grande somme de bonheur, n'est-il pas vrai? A-t-il tort? Et lorsqu'il agit dans cette pensée, lorsqu'il suit ce dessin d'une volonté constante, avez-vous le droit de le blâmer? Dans cette poursuite, quel péché devant le Seigneur, quelle faute devant les hommes commet-il donc? Sauriez-vous me le dire? Pour moi, je cherche et ne trouve rien.

Au contraire, Mesdemoiselles, pour atteindre le but qu'il se propose, voyez à quelles vertus l'égoïste s'engage, et comme il sera forcé de marcher dans la voie étroite que la sagesse éternelle a tracée. Par exemple, il aspire aux richesses, il croit que la richesse facilite le bonheur; je l'approuve, et vous pensez comme lui. Dès lors, il deviendra forcément laborieux et économe, car il sait bien que ce n'est que par le travail joint à l'économie que l'on arrive à la fortune. Amoureux et ménager de son bonheur, il ne cherchera certes pas à gagner un peu d'or par l'intrigue, le dol et la bassesse, car il n'ignore pas qu'à son chevet déshonoré viendrait alors s'asseoir l'Inquiétude au front pâle, et les Remords, qui ne s'endorment jamais.

L'égoïste veut être considéré; sans l'estime publique il n'y a pas de bonheur. Le voilà donc forcé d'être bon père, bon fils, gardien sévère de son honneur et du nom de ses enfants: il sera l'homme des vertus civiques et des vertus privées. Dans son profond égoïsme, il n'exposera point sa vie aux agitations funestes. Ne sait-il pas l'issue honteuse des passions, et combien sont courtes les heures de triomphe des ambitions injustes

ou vulgaires?... Je pourrais poursuivre ma démonstration, je vous en laisse le soin, pour revenir à ce qui nous touche de plus près, à ce qui vous intéresse d'une façon plus directe.

Louise désire ne pas s'ennuyer dans sa pension, elle veut très-résolument y être la plus heureuse possible. Elle consulte l'égoïsme, écoutons :

« — Ma chère enfant, pour ne pas s'ennuyer ici, pour y être heureuse, « il faut, d'abord, remplir tous ses devoirs. — Et si je le fais, je serai heu-
 reuse? — Cela ne suffira point. — Que faudra-t-il encore? — Te faire
 aimer. — Après? — Après, j'ai tout dit. — Vous me trompez! — Je n'ai
 jamais trompé ceux qui me consultent. Essaye. Tu ne sais pas, Louise,
 les trésors de joie qu'il y a dans ces livres que repousse ta folle main.
 Ouvre-les, ouvre-les, demande à l'histoire ses drames gigantesques, à
 la poésie ses adorables peintures, aux arts tous leurs enchantements. —
 Mais ces travaux à l'aiguille, ils m'ennuient. — Tu ne veux donc pas
 parer de tes mains ta jeunesse? Tu ne veux donc point travailler pour ta
 mère et pour les pauvres? Tu ne veux donc pas être heureuse? Adieu.
 — Soit, je vous le promets, je travaillerai. — C'est bien. — Mais pour
 me faire aimer? — Oh! c'est bien plus facile! Il faut être bonne; non de
 cette bonté inerte et passive qui ressemble au sommeil du mouton, mais
 de toute ton âme, sans calcul, avec tout l'élan de la jeunesse. — Il faudra
 que je sois ainsi pour tout le monde? — Oui, pour tout le monde, afin
 que tous ceux qui t'entourent s'étudient à te rendre heureuse... C'est
 moi, moi l'égoïsme, que les sots calomnient, qui te donne ces conseils,
 les seuls qui puissent te conduire au bonheur... *Remplir tous tes devoirs*
et te faire aimer. Adieu, je te laisse avec ma sagesse et vais vers ton an-
 cienne compagne Marie, qui, cette année, est entrée dans le monde...
 Marie est malheureuse, je cours à elle. »

Vous le voyez, Mesdemoiselles, Louise veut être heureuse dans sa pension, elle consulte l'égoïsme. Et que dites-vous des avis qu'il lui donne? ne sont-ce pas les seuls qui puissent la porter au terme de ses désirs? Sachez-le donc, l'égoïsme, l'égoïsme qui réussit, qui fait la vie fortunée, c'est la sagesse; ou, si cette expression vous choque, dites avec moi que la sagesse est le véritable égoïsme, le seul et unique chemin qui mène au bonheur... Mais achevons, et, dans la scène nouvelle qui va se passer sous nos yeux, contentons-nous d'écouter encore.

Marie, assise dans un charmant petit salon, tient sa jolie tête cachée entre ses deux mains; elle pleure.

« — Eh bien, Marie, vous m'avez donc oublié? car ceux qui m'obéis-

« sent ne versent point de larmes. — Je m'ennuie à la maison. Et le monde,
 « ah ! le monde ! il n'y a que des méchants ! — Je vous avais dit : Soyez
 « égoïste, c'est-à-dire soyez bonne, et vous avez été vaine de votre fortune,
 « de votre jeunesse, de votre beauté, de vos talents ; vous avez blessé vos
 « compagnes, et vos compagnes vous ont blessée à leur tour. Voilà pour
 « le monde. Je vous avais dit : Continuez à travailler, afin que tous les jours
 « vous soyez plus digne d'être aimée ; vous ne l'avez point fait, et l'ennui
 « est devenu l'hôte de votre solitude... Vous avez manqué d'égoïsme et
 « jeté derrière vous le bonheur. De quoi vous plaignez-vous ? Revenez, re-
 « venez à moi ; vous avez été autrefois une de mes bonnes élèves, j'espère
 « encore en vous. Voyez avec quelle ardeur égoïste votre bonne mère remplit
 « tous ses devoirs ! comme elle se complait dans toutes les saintes affections
 « du foyer ! avec quelle douce volonté elle établit l'ordre et garde la paix de
 « la maison ! Voyez en quel honneur on tient sa sagesse ! Imitiez un si tou-
 « chant exemple. Allons, hâtez-vous : votre petite sœur attend vos soins et
 « vos baisers, les occupations du ménage vous réclament, le pauvre gre-
 « lotte à votre porte... Hâtez-vous, hâtez-vous ! »

Voilà les conseils, voilà le bon sens de l'égoïsme. Quant à ce je ne sais quoi de sot, d'odieux et de niais, que des imbéciles décorent de ce nom, comment voulez-vous que je m'y arrête ? Quoi ! il serait égoïste, c'est-à-dire il aurait cherché le bonheur, cet homme qui n'a jamais rien aimé et qui vieillit seul, inutile à lui-même et aux autres ? Quoi ! elle aurait été égoïste cette femme qui, prenant le plaisir pour le bonheur, n'est arrivée qu'à une vieillesse sans dignité ?... Non, mes jeunes amies, l'égoïsme ne fait point de si faux calculs ; il ne s'appelle ni avarice, ni vanité, ni orgueil, ni paresse : il enseigne le travail, l'ordre, la modestie, la charité ; il s'appelle la sagesse. Mettez-vous de mon parti, et soyez égoïstes avec moi.

M^{me} DE WATTEVILLE.

HISTOIRE.



SÉLIM III. — MUSTAPHA IV.

(Explication de l'énigme historique.)

Lorsque le sultan Abdul-Hamid mourut, le 7 avril 1789, laissant le pouvoir à son neveu Sélim III, la Turquie, succombant sous les coups de la Russie et de l'Autriche, semblait arrivée à sa dernière heure. Le nouveau sultan n'avait que vingt-cinq ans, mais son éducation avait été soignée et son peuple l'aimait. Un historien moderne a tracé de ce jeune prince un portrait charmant :

« Sa figure gracieuse, modeste, recueillie, portait dans la majestueuse régularité de ses traits l'empreinte extérieure de l'ordre qui régnait dans ses pensées ; la sagesse y devançait le temps. Un front pensif, des yeux habituellement baissés, comme s'il recueillait la méditation sous de longues paupières, un nez aquilin comme celui d'Othman, une bouche réfléchie, qu'on découvrait à peine à travers les ondes d'une barbe noire et bien peignée, des joues colorées des teintes d'un sang riche mais calme, une peau hasanée sous sa couleur chaude et gravée de marques de petite vérole, une stature un peu courbée, plus appropriée à la prière et au divan qu'au cheval ; enfin, une ombre de mélancolie native répandue sur sa physionomie comme un souvenir ou comme un présage des malheurs de l'empire ou de ses propres malheurs : tels étaient les traits de Sélim III à sa première sortie du sérail, pour se rendre à la mosquée d'Aïoub.

« Son costume relevait ces dons de la nature et de l'étude : il portait une pelisse blanche, garnie de fourrures de zibeline, un turban vert autour duquel s'enroulaient des torsades de mousseline blanche ; ce turban, échancré sur le front, pour laisser éclater la majesté du visage, retombait en plis volumineux sur les joues ; il était surmonté d'une agrafe de diamants dessinant une tige de plusieurs rameaux de feuilles et de fleurs étincelantes, d'où s'élançait une aigrette en plume de héron ; le manche d'un poignard persan incrusté de pierreries sortait à demi de sa ceinture et des plis de son cafetan entr'ouvert sur sa poitrine. »

Tout sembla d'abord sourire à Sélim. A sa voix, cent cinquante mille volontaires prirent les armes ; les pachas rebelles se soumirent. Mais les Russes, conduits par Souwaroff, défirent les Turcs. Ismaïl fut prise. Le massacre et le pillage de cette ville dura trois jours et trois nuits ; cinquante mille Turcs furent égorgés. A la nouvelle de cet effroyable carnage,

L'Europe jeta un long cri de pitié. Sélim, forcé de céder, signa le traité de Jassy, en 1792.

Persuadé que les désastres de la Turquie provenaient de l'indifférence stupide avec laquelle les enfants du Prophète repoussaient la science militaire et les arts de l'Europe chrétienne, Sélim voulut entreprendre une grande réforme ; mais, en face de lui, et contre sa volonté, se plaçait un corps militaire, qui, après avoir été la gloire des Turcs, en était devenu la honte.

Les janissaires étaient alors à Constantinople ce que les gardes prétoriennes avaient été à Rome sous les empereurs. Les janissaires élevaient et tuaient les sultans, égorgaient les vizirs, épuisaient le trésor et fuyaient devant l'ennemi. Sélim résolut de détruire cette turbulente milice. A travers mille événements dont le récit ne saurait trouver place ici, ce fut la pensée constante, mais voilée, de son règne. Le sultan appela près de lui des officiers français, il créa un corps d'artilleurs, un escadron de cavalerie régulière et des régiments d'infanterie... Les janissaires frémissaient, ils répandirent partout l'agitation, invoquèrent le Coran, et l'insurrection éclata. Les corps nouveaux se laissèrent gagner, les ministres du sultan furent égorgés, et les révoltés prononcèrent la déchéance de Sélim III. Mustapha IV, fils d'Abdul-Hamid, fut proclamé sultan le 29 mai 1807. Sélim, auquel on signifia ces volontés de l'insurrection, supporta son malheur avec une force d'âme admirable. Ses yeux se promenèrent avec une sereine majesté sur tous ceux qui lui étaient restés fidèles et que cette fidélité condamnait à la mort, et, se levant, il se rendit à pas lents dans la partie du sérail où l'on reléguait les princes captifs ; il rencontra Mustapha, lui parla avec douceur ; et, pour quelque temps, relégué loin des grandeurs, il les oubliait en instruisant le jeune frère de Mustapha, Mahmoud, qui devait un jour le venger, en exterminant les janissaires.

Mustapha IV régnait ; prince ingrat, léger, faible et cruel ; du pouvoir il n'aimait que les magnificences et les voluptés. Il laissait l'autorité aux mains sanglantes qui l'avaient porté à l'empire : les janissaires triomphaient. Mais dans un coin de l'empire vivait un homme resté fidèle à Sélim son bienfaiteur ; cet homme était le pacha de Rustschuk, Mustapha-Baraiktar, personnage historique qui inspire le respect. Il semblait ne songer qu'à lutter contre les Russes, tandis qu'en son cœur il ne pensait qu'à rendre à Sélim l'autorité qui lui avait été si indignement ravie. Peu à peu, avec une prudence admirable, il confia ses desseins à des hommes qui, comme lui, avaient horreur du joug des janissaires. Quand tout fut préparé,

il marcha sur Andrinople, et quelques jours après il était aux portes de Constantinople avec seize mille soldats éprouvés, qui le suivaient aveuglément.

Le 28 juillet 1808, le sultan, dont Mustapha-Baraïktar avait endormi la prudence par de vagues promesses, sort du sérail pour se rendre sur la côte d'Asie. Aussitôt que son absence est connue, le pacha de Rustschuk entre dans Constantinople, qu'il traverse avec ses troupes en se dirigeant vers le sérail. Les janissaires, gardiens de la première enceinte, incertains, laissent pénétrer Baraïktar et les siens; les gardiens de la seconde enceinte ferment les portes de fer. Le pacha ordonne de les briser, il fait avancer du canon; mais le sultan était revenu, rappelé par un rapide messenger; il ordonne qu'on prévienne les insurgés que bientôt va paraître Sélim, qu'ils appellent à grands cris. Baraïktar commande aux canonniers d'abaisser leurs mèches; mais, pendant ce temps, sur un signe de Mustapha, les bourreaux courent à la prison de Sélim, qui ignorait tout ce qui se passait au dehors.

Il était en prière, il ne demanda que la grâce d'achever; on la lui refusa, alors il défendit sa vie avec courage. Il renversa trois de ses meurtriers: accablé par le nombre, Sélim fut étranglé.

Les bourreaux prirent ce corps tiède encore, et le déposèrent aux pieds de celui qui avait ordonné le meurtre:

« Ouvrez, dit-il alors à ses gardes, ouvrez, et montrez à Baraïktar son sultan. »

Les portes s'ouvrent; Baraïktar s'élance pour saluer son maître... Il heurte son cadavre. Il s'arrête, tombe à genoux et fond en larmes. Il prend entre ses bras la tête vacillante du malheureux Sélim, il la presse contre sa poitrine et semblé avoir oublié la situation terrible dans laquelle il se trouve.

Le capitain-pacha le saisit par le bras, le secoue et s'écrie: « C'est la vengeance que ce cadavre nous demande! »

A la voix du pacha, on se précipite sur Mustapha et on l'immole. Quelques instants après Baraïktar, aux genoux de Mahmoud, lui disait:

« Mon maître, un crime abominable vient de priver l'empire de son légitime souverain dans la personne de Sélim. Il fut votre père adoptif, vous fûtes son élève et son ami; ses principes et ses vertus revivent en vous; vivez pour défendre la religion du Prophète; vivez pour relever la force et la gloire des Osmanlis! »

Le 16 juin 1826, Mahmoud, poursuivant la pensée du malheureux Sélim, anéantissait le dernier des janissaires.

A. G.

LITTÉRATURE.

COLLIN-HARLEVILLE,
OU LE POÈTE HONNÊTE HOMME.

(Suite.)

Collin-Harleville avait déjà à cette époque certains traits de ressemblance avec son père, non-seulement au physique, mais encore au moral. « Il n'était pas aussi robuste, mais il était, comme son père, vif, toujours agissant, occupant toujours son corps ou son esprit, et souvent l'un et l'autre à la fois. Ses mouvements étaient prompts, naturels et avaient quelquefois une sorte de gaucherie naïve qui n'était pas sans grâce.

« Sa taille était moyenne, svelte et bien prise; il avait la jambe bien faite et le pied petit; il avait été au collège coureur lesté et bon joueur de balle; sa physionomie était pleine d'expression, spirituelle et bonne tout ensemble; ses cheveux et ses sourcils étaient d'un brun foncé; son front peu élevé; ses yeux noirs, petits et couverts semblaient jeter du feu par étincelles; son teint était brun, mais coloré; il avait le nez aquilin et arqué, la bouche assez grande, les lèvres fines et étroites, le sourire très-agréable, le menton pointu et un peu avancé. Ce n'était pas un joli garçon, mais il était impossible de le voir, et surtout de l'entendre, sans le remarquer; on sentait tout d'un coup que ce n'était pas là un homme ordinaire.

« Et cependant, personne ne songeait moins à fixer sur soi l'attention, personne ne fut toujours plus éloigné de ces airs suffisants, de cette ridicule importance qui va si mal avec le mérite réel; la bonhomie, la simplesse, l'abandon facile régnaient dans toutes ses habitudes, dans tous ses discours. »

Le pauvre garçon, qui devait un jour être avocat malgré lui, versifiait déjà à l'époque où il habitait le petit hôtel de la rue des Anglais. C'est là qu'il fit une petite pièce de vers assez gaie sur les misères d'un pauvre clerc au Parlement. C'est encore là qu'il fit sa première pièce, *l'Inconstant*, en un acte et en prose, qu'il destinait à l'Ambigu-Comique. Les démarches de ses amis auprès de Prévile et les encouragements de celui-ci excitèrent son émulation; *l'Inconstant*, refait en cinq actes et en vers, fut reçu, en 1780, à la Comédie-Française.

Cependant, forcé par son père de quitter Paris, Collin était venu à Chartres prendre la robe d'avocat; il s'était rangé, on avait payé ses dettes, et... il plaidait. C'est de cette époque désastreuse qu'il a dit :

Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai pendant trois ans lassé mon auditoire...

Pour se désennuyer, il composa un jour secrètement une comédie en trois actes et en prose, *le Poëte en province*, dans laquelle il se mettait en scène et raillait les railleurs. Collin n'avait pas oublié d'introduire dans la pièce la servante de sa grand'mère, la bonne Monique, qui avait donné des soins à son enfance, et pour laquelle il était plein d'attachement. Cette fille, très-dévote, lui disait, les larmes aux yeux : « Mon pauvre « cher enfant, comment as-tu pu faire une chose pareille?... Une comé- « die, c'est une œuvre du démon ? Mais tiens, donne-la-moi, cette mal- « heureuse pièce, je la brûlerai devant toi; il n'en sera plus question, et « tu nous rendras la paix et le bonheur à tous. » Il m'a avoué qu'il avait été quelquefois sur le point d'abandonner son manuscrit de *l'Inconstant* à Monique, et de terminer ainsi les chagrins de cette bonne fille. »

Quoiqu'il fût absent de Paris, ses amis n'en continuaient pas moins leurs sollicitations, qui contribuèrent à obtenir que *l'Inconstant* parût enfin sur la scène. La pièce fut demandée par la cour, et représentée à Versailles en mars 1784, et deux ans après à Paris; en juin 1786. Le succès fut complet. Molé y trouva une de ses plus charmantes créations. Il avait cinquante ans quand il joua *l'Inconstant*. Palissot en fit un grand éloge, et La Harpe, tout en critiquant le fond du sujet, qu'il rapproche de *l'Irrésolu* et du *Capricieux*, avoue que *l'Inconstant* offre beaucoup de détails agréables. « Le style est toujours naturel sans manquer d'élégance. « C'est, dit-il, le seul talent qu'annonçât ce coup d'essai, et c'était beau- « coup'. » Quant à Diderot, consulté par l'auteur, il avait dit : « Il y a du « talent là-dedans, il y en a beaucoup; les vers sont faciles et bien tour- « nés; style comique, détails brillants, mais une action faible; elle n'a « point de corps, point de soutien; c'est une pelure d'oignon brodée en « paillettes d'or et d'argent. » Ce jugement était-il rigoureux? n'était-il que juste? Quoi qu'il en soit, le public ne retira pas sa faveur à l'ouvrage, et il continua d'applaudir principalement ces vers du premier acte, placés par l'auteur dans la bouche de Florimond :

¹ Cours de littérature, livre 1^{er}. Poésie, chap. v, section 6.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
 M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
 A tout le genre humain dites-en donc autant.
 A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
 Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
 C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
 Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
 On veut fixer en vain cette mobilité :
 Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène ;
 Ce défaut est celui de la nature humaine.
 La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
 Et pour être constant, il faut être éternel.
 D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
 Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change ;
 La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
 La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
 Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
 Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
 Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
 Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

Ce début l'avait encouragé, et Collin y avait trouvé une aisance qu'il était loin d'avoir auparavant, réduit alors à faire des copies pour les libraires. Il composa bientôt *l'Optimiste*, qui fut joué le 22 février 1788. Nous avons raconté l'épisode du souper de la rue Saint-Benoît et la nuit d'étude dont il fut suivi. La réussite de la pièce, qui rapporta 20,000 fr. de droits d'auteur en trois ou quatre mois, fut un motif pour que Collin procurât à sa famille la visite de la capitale. Il n'épargna rien pour faire jouir ses parents des beautés de la ville ; aussi, du produit de sa pièce, il ne put placer que 6,000 francs ! Son père était mort avant la représentation de *l'Inconstant*.

(La suite au prochain numéro.)

A.-L. RAVERGIE.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand peintre qui, pour donner à un pape l'idée de son talent, se contenta de peindre un O ?

VOYAGES.



VOYAGE EN RUSSIE (1847).

(Suite.)

Si la persistance de la vocation musicale dans certaines familles d'artistes s'explique tout naturellement par l'influence de l'éducation et de l'exemple, par les facilités que trouvent les enfants à parcourir une route déjà tracée par leurs parents, et même par des dispositions naturelles, qui se transmettent, elles ont aussi quelquefois, comme les traits du visage, de génération à génération, on ne sait, en revanche, comment expliquer les singulières fantaisies qui tombent de la lune dans la tête d'une foule de jeunes gens.

Sans parler de ces amateurs qui s'obstinent à payer à un prix exorbitant des leçons inutiles pour vaincre une organisation barbare sur laquelle la patience et le talent des plus savants maîtres ne peuvent rien; ni de ces songe-creux persuadés que l'on peut apprendre la musique par le raisonnement seul, comme on apprend les mathématiques; sans tenir compte non plus de ces dignes pères qui ont l'idée de faire leur fils *colonel* ou *grand compositeur*, on rencontre de bien tristes exemples de mélomanie chez des êtres que tout semblait devoir garantir de ses atteintes.

Je n'en veux citer que deux qu'il m'a été donné d'observer; c'étaient, je le crains, des cas de mélomanie incurables. L'un de ces malades est Français, l'autre Russe.

J'étais seul un jour à Paris et fort préoccupé, quand le premier vint frapper à la porte de mon cabinet. Je fis entrer. Un jeune homme de dix-huit ans s'avança tout essoufflé et doublement ému de l'idée qui l'agitait, et d'une course violente.

— Monsieur, lui dis-je, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— Ce n'est rien..., je suis un peu... Je viens... (Puis, partant comme un coup de pistolet) Monsieur, j'ai fait un héritage!

— Un héritage? je vous en félicite.

— Oui, j'ai fait un héritage, et je viens vous demander si je ferais bien de l'employer à *me faire compositeur*?

— (J'ouvre des yeux...) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Mon Dieu! monsieur, vous me supposez une perspicacité extraordinaire; les pronostics basés sur des œuvres même assez importantes sont souvent bien trompeurs. Cependant, si vous m'avez apporté quelque partition...

— Non, je n'ai pas apporté de partition; mais je travaillerai bien, vous verrez, j'ai tant de goût pour la musique!

— Vous avez déjà écrit quelque chose sans doute, un fragment de symphonie, une ouverture, une cantate?...

— Une ouverture? n... n... n... non; je n'ai pas fait de cantate non plus.

— Eh bien! avez vous essayé d'écrire un quatuor?

— Ah! monsieur! un quatuor!...

— Diable! ne faites pas fi du quatuor, c'est peut-être, de tous les genres de musique, le plus difficile à bien traiter, et le nombre des maîtres qui y ont réussi est singulièrement restreint. Mais, sans chercher si haut, avez-vous à me montrer une simple romance, une valse?...

(D'un air presque offensé.) — Oh! une romance!... non, non, je ne fais pas de ces choses-là.

— Alors vous n'avez rien fait?

— Non; mais je travaillerai tant...

— Au moins vous avez terminé vos études d'harmonie et de contre-point, vous connaissez l'étendue des voix et des instruments?...

— Quant à cela..., quant à cela..., non, je ne sais pas l'harmonie, ni le contre-point, ni l'instrumentation, mais vous verrez...

— Pardonnez-moi, monsieur; vous avez dix-huit ou dix-neuf ans, et il est bien tard pour commencer avec fruit de pareilles études. Enfin, je suppose que vous savez lire à première vue la musique, que vous pourriez l'écrire sous la dictée?

— Que je sais le solfège? ah! par exemple... Eh bien! non; je ne connais même pas les notes, je ne sais rien du tout; mais j'ai tant de goût pour la musique, j'aimerais tant à être compositeur! Si vous vouliez me donner des leçons, je viendrais deux fois par jour, je travaillerais la nuit.

Après un assez long silence employé à maîtriser mon envie de rire, je fis à mon jeune compositeur un tableau exact et fort peu encourageant des difficultés qu'il aurait à surmonter pour arriver au talent le plus médiocre, c'est-à-dire pour parvenir à écrire de détestable musique; je n'oubliai point l'énumération des obstacles qui l'attendaient lors même qu'il serait devenu un compositeur d'un ordre très-élevé. Rien n'y fit; il m'écouta d'un air mécontent et impatient, et se retira avec l'intention évidente de chercher un autre maître pour lui offrir sa vocation et... son héritage. Dieu veuille qu'il ne l'ait pas trouvé!

L'autre exemple de mélomanie que j'ai à citer n'est point ridicule, au contraire. Je venais de donner à Moscou le concert dont j'ai parlé tout à

l'heure, quand on me remit une lettre écrite en excellent français, dans laquelle un inconnu me demandait une entrevue. Je m'empressai d'en fixer le jour et l'heure. Cette fois mon inconnu n'avait pas fait d'héritage, loin de là. C'était un grand jeune Russe de vingt-deux ans au moins, d'une figure remarquable, un peu étrange, s'exprimant en termes choisis et avec cette ardeur fiévreuse et concentrée qui décèle les enthousiastes. Dès ses premières paroles je me sentis vivement intéressé :

— Monsieur, me dit-il, j'ai une passion immense pour la musique. Je l'ai apprise tout seul, mais fort incomplètement, ainsi que vous pouvez le penser. Moscou ne m'offre pas beaucoup de ressources pour mes études, et je ne suis pas assez riche pour voyager. Mes parents ont inutilement tenté de me détourner de cette voie. Maintenant un de nos grands seigneurs moscovites veut bien me venir en aide. Il a déclaré à mon père que si un musicien, en qui l'on puisse avoir confiance, me reconnaissait des dispositions réelles pour l'art musical, il se chargerait de tous les frais de mon éducation et m'enverrait la compléter en Allemagne et en France, auprès des meilleurs maîtres. Je viens donc vous prier d'examiner mes essais, et de m'écrire ensuite franchement l'opinion qu'ils vous auront donnée de mes facultés. En tout cas, je vous en aurai une reconnaissance éternelle. Mais si cette opinion m'est favorable, vous me rendrez la vie ; car je me meurs, monsieur ; la contrainte qu'on me fait subir me tue. Je me sens des ailes et ne puis les ouvrir. C'est un supplice que vous devez concevoir.

— Oh ! certes, monsieur, je devine ce que vous souffrez, et toutes mes sympathies vous sont acquises. Disposez de moi.

— Mille remerciements. Je vous apporterai demain les ouvrages que je désire vous soumettre.

Là-dessus il s'éloigna, les yeux enflammés et brillants d'une joie extatique.

Le lendemain il revint tout autre. Son regard était triste, éteint, et les symptômes du découragement se lisaient sur son pâle visage.

— Je ne vous apporte rien, me dit-il ; j'ai passé la nuit à examiner mes manuscrits, aucun ne me semble digne de vous être montré, et franchement aucun non plus ne représente ce dont je suis capable. Je vais me mettre à l'œuvre pour vous offrir quelque chose de mieux.

— Malheureusement, repris-je, il me faut retourner après-demain à Saint-Pétersbourg.

— N'importe, je vous enverrai mon nouveau travail. Ah ! monsieur, si vous saviez de quel feu j'ai l'âme brûlée ! de quelle voix l'inspiration m'appelle parfois !... Alors je ne puis tenir dans la ville ; quelque froid qu'il

fasse, je sors, je vais au loin dans les bois, et là, seul, en présence de la nature, j'entends tout un monde de merveilles harmoniques se mouvoir et retentir, et les larmes me gagnent, et je pousse des cris, je tombe dans des extases qui me donnent un avant-goût du ciel... On me traite de fou... mais je ne le suis pas, croyez-le bien, je vous le prouverai.

Je renouvelai au jeune enthousiaste l'assurance de l'intérêt qu'il m'inspirait, et de mon désir de lui être utile. Mon Dieu, me disais-je après l'avoir quitté, ne voilà-t-il pas des symptômes d'une organisation au moins exceptionnelle?... C'est peut-être un homme de génie!... Ce serait un crime de ne pas l'aider; certes, je me dévouerai à lui corps et âme s'il le faut; qu'il me donne seulement le moindre point d'appui.

Hélas! j'attendis en vain pendant plusieurs semaines à Saint-Pétersbourg, et il ne me parvint enfin qu'une lettre dans laquelle le jeune Russe s'excusait de nouveau de ne point m'envoyer de musique. « Mais, à son grand désespoir, écrivait-il, et malgré tous ses efforts, l'inspiration *lui avait fait complètement défaut.* »

Qu'est-ce que cette froide et modeste appréciation de ses propres œuvres?... cette impuissance avouée d'un homme qui se croit, d'ailleurs, inspiré et puissant? Quel est l'idéal qu'il cherche à atteindre? Qu'a-t-il déjà fait pour en approcher? Qu'y a-t-il enfin dans cette âme troublée?... Dieu le sait. Mais aussi qu'y a-t-il de commun entre ces aspirations ardentes vers la musique, plus ou moins bien justifiées et expliquées par le temps, et le calcul mesquin et la prosaïque ambition qui poussent tant de jeunes gens dans les classes des Conservatoires pour y embrasser la *profession musicale*, comme on apprend l'art du tailleur ou du bottier?... Les mélomanes, au moins, si voisins qu'ils soient de la folie, ne nuisent à personne, et leur manie, quand elle n'est pas risible, est touchante et poétique; tandis que les artisans-musiciens font un tort essentiel à l'art et aux artistes, donnent lieu à de longues et fâcheuses erreurs, et, par leur nombre autant que par le peu d'élévation de leurs instincts, peuvent corrompre le goût de toute une nation. Le peuple le plus musical n'est pas celui où l'on compte le plus de musiciens médiocres, mais bien celui qui a vu naître le plus de grands maîtres et chez lequel le sentiment de la beauté musicale est le plus développé.

Malgré tout ce que la ville à demi asiatique de Moscou offre de curieux et d'intéressant sous le rapport architectural, je l'ai peu étudiée pendant les trois semaines que j'y ai passées. Les préparatifs de mon concert m'ab-

sorbaient complètement; grâce au dégel, qui sévissait alors dans toute sa douceur, elle était d'ailleurs peu visitable. Les rues n'offraient que des cloaques d'eau et de neige fondante, d'où les traîneaux avaient peine à se tirer. Je n'ai même vu le Kremlin qu'à l'extérieur. Je me suis borné à compter les grains du collier de canons qui l'entoure de toutes parts..., tristes trophées recueillis sur la trace de notre armée mourante!... Il y en a de toutes sortes, de tous calibres, et de toutes les nations. Des inscriptions en langue française (atroce ironie!) désignent même ceux de nos régiments auxquels ont appartenu les pièces de cette funèbre collection. L'une de ces pièces a reçu une singulière blessure; elle porte sur la lèvre l'empreinte d'un boulet russe, qui après l'avoir frappée à la gueule est entrée dans le tube, en en labourant l'intérieur. Si la pièce était chargée au moment de l'accident, je laisse à penser l'étonnement de la gargousse qu'elle contenait, en recevant un si rude coup de refouloir...; elle a dû croire, l'orgueilleuse, que, reprenant son ancien métier d'artilleur, l'empereur Napoléon en personne chargeait.

J'ai entendu à Moscou une représentation de l'opéra de Glinka, *la Vie pour le Czar*. L'immense théâtre était vide (est-il jamais plein? j'en doute) et la scène représentait presque constamment des bois de sapins pleins de neige, des steppes couverts de neige, des hommes blancs de neige. Je grelotte encore en y pensant. Il y a de fort élégantes et fort originales mélodies dans cet ouvrage, mais je dus presque les deviner, tant l'exécution en était imparfaite. Au reste, il paraît que les études se font d'une étrange manière dans ce théâtre, malgré le zèle et le savoir musical de son directeur, M. Vertowski. Je m'en aperçus quand il fut question de répéter les chœurs des deux premiers actes de *Faust*, qui figuraient dans mon programme. M'étant rendu dans un salon où se faisaient d'ordinaire les études chorales, j'y trouvai une soixantaine d'hommes et de femmes groupés debout en silence, mais sans maître de chant, sans accompagnateur et même sans piano.

— Eh bien! où est le piano? dis-je, où est le pianiste?

— On ne s'en sert pas ici pour apprendre les chœurs, me répondit-on. On étudie sans accompagnement, à volonté.

— Diable! quels musiciens! vos choristes sont donc les premiers lecteurs du monde?

— Oh! non, certes, mais c'est l'usage, et on fait comme on peut.

— Ah çà! c'est une plaisanterie! Veuillez faire apporter un piano, j'y tiens, on me passera cette exigence, je suis étranger. Nous trouverons

bien ensuite un accompagnateur; au besoin je saurais même frapper quelques accords pour guider et soutenir les voix, et ce sera toujours mieux que rien.

Au grand étonnement des choristes, le piano arriva; M. Genista (excellent professeur allemand qui, par hasard, se trouvait là) ayant bien voulu accepter la tâche d'accompagnateur, nous parvîmes à déchiffrer les chœurs de *Faust*, qui, au bout de quelques séances semblables, furent appris tant bien que mal. Ma foi, s'il est vrai que ces choristes parviennent ainsi seuls, à force de tâtonnements, d'annonnements, de temps et de résignation, à savoir des opéras entiers, il faut supposer les Russes doués de facultés particulières, dont les autres peuples ne soupçonnent pas l'existence. Ils chantèrent encore en allemand, comme avaient fait leurs confrères de Saint-Pétersbourg. Mais les soli de Faust et de Méphistophélès, dont MM. Leonoff et Slavik (deux chanteurs russes) avaient eu la bonté de se charger, furent chantés l'un et l'autre en français... du Nord. C'était un progrès, les deux héros du drame dialoguaient au moins dans le même idiome.

M. Grassi, violoniste sarde établi en Russie, me fut, ainsi que M. Marcou, dont j'ai déjà parlé, d'un grand secours pour l'organisation de ce concert, et Max Bohrer, le célèbre violoncelliste, arrivé à Moscou en même temps que moi, s'offrit cordialement à jouer dans mon orchestre. Gracieu-
seté précieuse, vu le petit nombre des violoncellistes dont je disposais, et la valeur d'un pareil exécutant; simplicité d'artiste dont les virtuoses voyageurs n'ont garde, en général, de se rendre coupables en pareil cas...

J'eus maille à partir avec la censure, à propos du programme de mon concert. J'eus beau lui dire que le livret entier de *Faust* avait été censuré à Saint-Pétersbourg, et lui en présenter un exemplaire revêtu de l'approbation officielle, on me répondit avec humeur: « M. le censeur de Saint-Pétersbourg fait ce qui lui convient, et je ne suis pas tenu de l'imiter. »

Il y a à Moscou plusieurs amateurs de musique distingués, et des professeurs d'un remarquable talent, parmi lesquels, à côté de ceux que j'ai déjà nommés, je citerai M. Graziani, fils aîné de l'un des meilleurs acteurs de notre ancien Opéra-Italien de Paris. Dans une magnifique institution de jeunes demoiselles, placée directement sous le patronage de S. M. l'Impératrice, les élèves reçoivent, comme complément de leur éducation, une instruction musicale solide et même un peu grave. Trois des meilleures pianistes m'y firent entendre un vieux triple concerto en ré mineur pour le clavecin, de ***, ce qui est fort grave, on en conviendra. Et pourtant leur maître, M. Reinhart, est un homme charmant, joyeux, aimable, spi-

rituel, et musicien jusqu'au cœur inclusivement. Et je suis sûr qu'en faisant exécuter ce morceau par ses élèves, il n'avait pas l'intention de m'être désagréable.

Il y avait aussi à Moscou, à cette époque, un charmant petit prodige, le fils de M^{me} la princesse Olga Dolgorouki, âgé de dix ans, qui m'effraya par la passion intelligente avec laquelle il chantait des scènes dramatiques des grands maîtres, et des romances de sa composition.

Comblé des politesses et des prévenances de plusieurs familles moscovites, et d'une famille française établie à Moscou, je dus aussitôt après le concert repartir pour la capitale de l'empire. J'y étais attendu pour diriger les études de ma symphonie de *Roméo et Juliette*, que M. Guédéonoff m'avait promis de faire splendidement exécuter au Grand-Théâtre.

En arrivant sur le bord du Volga, je vis pour la première fois la débâcle d'un fleuve de Russie au dégel. Il fallut rester cinq heures sur la rive, à attendre que la masse des glaces fût moins compacte ; et quand, enfin, la traversée fut tentée dans une barque qu'on faisait exprès osciller de droite à gauche et de gauche à droite, pour faciliter son passage au travers des blocs, le mouvement lent, mais irrésistible des glaçons, la petite crépitation mystérieuse qu'ils produisaient en flottant, la charge excessive du bateau encombré de malles, l'air inquiet et les cris de nos conducteurs me charmèrent, je l'avoue, très-médiocrement, et je respirai avec un véritable plaisir en mettant pied à terre.

Le soleil se montrait déjà sans trop de réserve ; mais malgré sa pâleur, dans les villages que la malle traversait, je vis plusieurs fois des enfants nus, en chemise, jouer et se rouler sur des monceaux de neige, comme font les nôtres, en été, sur des meules de foin. Les Russes ont l'enfer au corps.

Aussitôt de retour à Saint-Pétersbourg, je commençai au Grand-Théâtre les répétitions chorales de *Roméo et Juliette*.

Quand le projet de monter cet ouvrage eût été accueilli par M. Guédéonof :

« Combien de répétitions me donnerez-vous ? dis-je à son Excellence.

— Combien ? parbleu, autant que vous en voudrez. On répétera chaque jour, et quand vous viendrez me dire : Tout va bien ! on annoncera le concert, mais pas avant.

— A la bonne heure, nous prenons les grands moyens ; cela va marcher. »

Dans le fait, cette symphonie ne peut être même passablement exécutée si l'on n'en fait pas une étude régulière et suivie, comme d'un opéra qui doit être chanté par cœur.

J'avais un chœur d'hommes colossal, et pour les soprani et contralti, soixante jeunes femmes, douées de voix fraîches et sonores, assez bonnes musiciennes, qu'on avait prises dans le chœur de l'Opéra-Italien, de l'Opéra-Allemand et dans l'École des théâtres, espèce de conservatoire où l'on enseigne aux élèves la musique, le français et la diction dramatique.

Les Capulets répétaient d'un côté, les Montaigus de l'autre, et le Prologue s'exerçait dans un troisième local. Quand enfin chaque choriste sut presque par cœur sa partie, je réunis les trois chœurs, et l'ensemble de cette masse de voix dans le grand final fut on ne peut plus satisfaisant. J'avais en outre Versing pour le rôle du père Laurence, M^{me} Walker pour les strophes du contralto dans le prologue, et Holland (un spirituel acteur qui *dit* et *scande* le récitatif avec une rare intelligence,) pour le scherzetto de la fée Mab. C'était impérialement organisé; l'exécution devait être, et elle fut merveilleuse. Je me la rappelle comme une des grandes joies de ma vie. De plus, j'étais si bien disposé ce jour-là, qu'en dirigeant, j'eus le bonheur de ne pas faire une faute, ce qui m'arrivait rarement alors. Le théâtre était plein: les uniformes, les épaulettes, les casques, les diamants, étincelaient, ruisselaient de toutes parts. On me rappela je ne sais combien de fois; mais je ne faisais pas grande attention, je l'avoue, au public ce jour-là; et l'impression de ce grand poëme shakespearien, que je me chantais à moi-même, fut telle, qu'après le final, je courus tout frémissant me réfugier dans une chambre du théâtre, où, quelques instants après, Ernst me trouva pleurant à flots.

« Ah! me dit-il, les nerfs, je connais cela. »

Et s'approchant de moi, il me soutint la tête et me laissa pleurer pendant un grand quart d'heure.

Figurez-vous un bourgeois de la rue Saint-Denis, à Paris, et un vieux dilettante (de Paris toujours), témoins d'une crise pareille. Tâchez de deviner ce qu'ils comprendront à cet orage d'été, éclatant avec ses torrents et ses feux électriques dans le cœur de l'artiste; à tous ces vagues souvenirs de jeunesse, reflourissant dans son âme sous les ardents rayons du génie de Shakespeare; à cette joie enfin d'avoir éveillé dans le monde mélodique quelques lointains échos des voix de ce ciel de la poésie...; puis, mesurez la rondeur de leurs yeux et l'ébahissement de leur bouche ouverte..... si vous pouvez!... Seulement, le premier bourgeois dira: « Ce monsieur est malade, je vais lui envoyer un verre d'eau sucrée; » et le second: « Il se manière, je vais le recommander au *Charivari*. »

Pour tout dire, malgré l'accueil chaleureux que fit le public à ma grande symphonie, je crois qu'en somme, l'ampleur de ses formes et la solennité triste des scènes finales surtout le fatiguèrent un peu, et qu'il préféra de beaucoup *Faust* à *Roméo et Juliette*.

J'en eus la preuve quand nous eûmes annoncé la seconde exécution. Le caissier du théâtre, fort satisfait du résultat de la première soirée, m'avoua ses craintes pour la seconde si je ne donnais, en outre de *Roméo*, au moins deux scènes de *Faust*. Et je dus suivre son conseil.

Parmi les auditeurs de cette deuxième exécution se trouvait, m'a-t-on dit, une dame habituée du Théâtre-Italien, qui s'ennuya avec un courage exemplaire. Elle ne pouvait souffrir qu'on la supposât incapable de se plaire à l'audition d'une musique pareille. En sortant de sa loge, toute fière d'y être restée jusqu'à la fin du concert : « C'est une œuvre très-sérieuse, il est vrai, dit-elle, mais parfaitement intelligible. Et dans ce grand effet instrumental de l'introduction, j'ai tout de suite compris qu'on entendait *Roméo arrivant dans son cabriolet!!!* »

(*La fin au prochain numéro.*)

H. BERLIOZ.

RÉCRÉATIONS.

LES TROIS RACANS.

Je crois qu'en vieillissant les nations comme les hommes perdent leur gaieté. Autrefois on disait la joyeuse Angleterre, Venise avait un carnaval célèbre, et même dans ses plus mauvais jours la France riait, chantait et mettait son esprit au service de ses plaisirs. On trinquait, on chantait à la ronde des refrains, avec accompagnement de verres et de couteaux. Les familles se réunissaient au moins une fois par semaine autour d'une table qu'animait la plus douce familiarité. Aujourd'hui on fait de la musique savante, on prend du thé, on ne rit plus, on sourit. Les fêtes deviennent des causes de ruine. Décidément, la France vieillit, elle est vieille. O bon temps passé, qu'est-tu devenu? Joyeux génie de nos pères, pourquoi nous as-tu quittés? Les événements politiques, dit-on... Fi! la mauvaise excuse!

Certes, sous le pâle Louis XIII, alors que Richelieu envoyait à la mort Montmorency, Cinq-Mars, Chalais et tant d'autres; lorsqu'il chassait une reine célèbre et la faisait mourir en exil; lorsque d'un signe il agitait le monde, les temps étaient tristes, et cependant on riait. J'ose même dire qu'à aucune autre époque l'esprit français ne s'amusa plus follement. Jamais on ne vit des caractères plus originaux, et la comédie humaine plus comique et plus burlesque. Les grands pleuraient quelquefois, je l'avoue, mais les petits s'amusaient de tout leur cœur, et Richelieu, oui, Mesdemoiselles, le terrible Richelieu, se déridait aux bons mots de la spirituelle M^{me} Cornuel, de Bois-Robert, le plus drôle des abbés qui aient vécu, et de tant d'autres encore qui se faisaient, les uns un plaisir, les autres un devoir d'égayer le redoutable cardinal.

Laissez-moi vous raconter une drôlerie de ce temps-là, je la prends telle que je la trouve (sans y rien changer) dans de curieux mémoires.

Nous sommes en 1635.

Au troisième étage d'une modeste maison située, il est vrai, dans le beau quartier de Paris, au Marais, habitait M^{lle} Marie Lejars de Gournay, qui était née en 1566. Vous voyez qu'elle n'était point jeune; de plus, elle n'avait jamais été belle, mais elle possédait une vaste érudition, de la gaieté, de l'esprit, et une santé parfaite. A qui garde tous ces dons la vieillesse ne fait pas peur.

M^{lle} de Gournay avait été l'amie de l'illustre Montaigne, elle avait dépensé toute sa fortune à publier l'immortel ouvrage de cet immortel moraliste; encore n'avait-elle pu y parvenir qu'en tendant un peu la main. Voilà pourquoi M^{lle} de Gournay habitait un troisième étage au Marais, et même ce mince bonheur, elle le devait en partie à la munificence du cardinal, qui lui faisait une pension.

L'histoire de cette pension est assez comique pour que, chemin faisant, je vous la raconte.

M^{lle} de Gournay ayant envoyé à Richelieu le recueil de ses ouvrages, parmi lesquels il en est un dont le titre vous plaira, j'en suis sûr, *l'Égalité des hommes et des femmes*, le ministre voulut la voir. Il la reçut fort bien, et se fit un malin plaisir de lui adresser un compliment tout composé de vieux mots, qu'il avait soigneusement ramassés dans les volumes qu'elle s'était permis de lui offrir. M^{lle} Gournay, d'abord un peu surprise, s'aperçut bien vite (elle avait beaucoup d'esprit) que Richelieu voulait plaisanter: « Vous riez, lui dit-elle, de la pauvre vieille...; mais riez, grand génie, il faut que tout le monde contribue à votre divertissement. » Le cardinal,

étonné de ce charmant sang-froid, lui demanda pardon, s'entretint familièrement avec elle et la congédia de la façon la plus bienveillante.

A peine était-elle sortie qu'il sonna pour appeler Bois-Robert, il eut avec lui la conversation suivante, à laquelle je n'ajoute pas un mot.

« Écrivez, Bois-Robert : Je fais à M^{lle} de Gournay une pension de deux cents écus.

— Mais... elle a des domestiques...

— Des domestiques...

— Oui, M^{lle} Jamyn, la fille d'un de nos vieux poètes, qui fut disciple de Ronsard ¹.

— Je lui donne cinquante écus par an.

— Il y a encore *ma mie Piaillon*.

— Qu'est-ce ?

— C'est sa chatte.

— Je lui fais vingt livres de pension, dit l'éminentissime, riant d'aussi bon cœur qu'il pouvait rire, à condition qu'elle aura des tripes.

— Mais...

— Quoi encore ?

— Ma mie Piaillon a des petits chats...

— C'est différent, j'ajoute une pistole pour chaque chaton. »

Voilà une pension singulièrement donnée et un cardinal Richelieu que vous ne soupçonnez pas.

D'après ce que je vous ai dit et ce qui me reste encore à vous conter, je crains que vous ne vous fassiez une fausse idée de M^{lle} de Gournay. Pour vous prouver tout de suite que c'était une femme véritablement supérieure, et sans revenir sur sa savante édition de Montaigne, je me contenterai de vous citer ces vers d'un si beau mouvement, qu'elle écrivit au bas d'un portrait de Jeanne d'Arc :

— Peux-tu bien accorder, Vierge du ciel chérie,

La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?

— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,

Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Je connais de longues poésies sur Jeanne d'Arc qui ne valent pas ces quatre vers-là.

Bref, M^{lle} de Gournay, très-aimée, très-estimée, recevait dans son troisième étage la ville et la cour. Tous les poètes venaient saluer sa muse ; tous,

¹ Jamyn, né en 1540, mort en 1585. Voir *Magasin des Demoiselles*, art. *Ronsard et son école*.

excepté Malherbe, qui avait critiqué ses écrits, et Racan, l'ami intime de Malherbe. Or, M^{lle} de Gournay faisait grand cas de Racan, qu'elle ne connaissait que par ses vers et qu'elle aurait beaucoup désiré recevoir. Elle s'était décidé à lui envoyer ses ouvrages, certaine ainsi que le poète des *Bergeries* ne pourrait manquer de venir, au moins, la remercier. Cependant il ne paraissait point, et M^{lle} de Gournay ne cachait à personne son douloureux désappointement.

Les choses étaient ainsi lorsque le chevalier de Bueil et Yverande, page de la grande écurie, sachant que Racan devait enfin aller certain jour à trois heures chez M^{lle} de Gournay, s'avisèrent d'une malice.

A une heure, le chevalier escalade les trois étages et heurte à la porte de la vieille demoiselle, à laquelle Jamyn va annoncer qu'un gentilhomme la demande. Elle faisait des vers; en se levant elle dit: « Cette pensée était belle, mais elle pourra revenir, et ce cavalier peut-être ne reviendrait pas. »

Le chevalier est introduit, il dit qu'il s'appelle Racan. Aussitôt elle de se récrier, de lui faire mille civilités.

« Jamyn! Jamyn! faites taire ma mie Piaillon, la pensionnaire du cardinal, afin que je puisse écouter M. de Racan. »

La conversation s'engagea vivement, on fit assaut de compliments. M^{lle} de Gournay était aux anges.

« Vous êtes l'ami du grand Malherbe, dites-m'en donc quelque chose; je l'estime fort, quoiqu'il m'ait durement traitée. »

— Malherbe est un grand poète, mais aussi un original de rare espèce! De lui je pourrais vous conter mille traits. Par exemple, il ne veut loger qu'en chambre garnie, il n'a que sept ou huit chaises de paille, et comme il est fort visité, toutes les chaises sont souvent occupées; alors il ferme la porte, et si quelqu'un y vient heurter, il crie: « Allez-vous-en, il n'y a plus de chaises! »

— Bon! bon!

— Quand un pauvre, tendant la main, lui dit: « Je prierai Dieu pour vous... » Hum! hum! fait le bourru, je t'en dispense; à ton état je juge que tu n'as pas grand crédit...

— Est-il riche?

— Pas trop, et parfois il fait singulier emploi de son argent. Il y a peu de jours le trésorier de l'épargne lui compta quatre cents livres. Il lui prit alors une singulière vision: il acheta un coffre-fort qui lui coûta la moitié de la somme, dans lequel il serra bien précieusement, pour un jour peut-être, les deux cents livres qui lui restaient.

— Ah ! ah ! j'en ferai un conte.

— Mais voici qui est bien plus fort : hier, pas plus tard qu'hier, vous savez qu'il faisait froid, il a étendu sur sa fenêtre trois ou quatre aunes de frise verte, en disant : « Je pense que l'hiver se figure que je n'ai plus de quoi faire des chemisettes, je lui montrerai bien le contraire. »

M^{lle} de Gournay partit d'un fol éclat de rire, et elle n'était point encore remise de sa gaieté, lorsque le prétendu Racan la salua, promit de revenir, et sortit la laissant charmée de toutes les particularités qu'il venait de lui rapporter sur le poète normand ¹.

La porte n'était pas encore refermée, Yverande arrive, il se glisse et dit : « J'entre bien librement, mais l'illustre mademoiselle de Gournay ne doit pas être traitée comme le commun. »

— Ce compliment me plaît. Jamyn, mes tablettes pour que je le note.

— Je viens, Mademoiselle, vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de me donner votre livre.

— Moi, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle; aussi, afin de vous témoigner ma reconnaissance, je vous apporte quelques vers de ma façon. »

M^{lle} de Gournay, après les avoir lus. « Voilà qui est gentil, Jamyn, vois, c'est gentil ! Ici, vous *malherbisez*, ici, vous *colombisez* ². Mais ne saurais-je point votre nom ?

— Racan.

— Monsieur, vous vous moquez de moi !

— Me moquer de la fille d'alliance du grand Montaigne !...

— Cependant...

— Vous pourriez croire?...

— Bien ! bien... ! c'est celui qui vient de sortir... mais peut-être vous-même.

— Moi, pour vous prouver que je ne vous trompe point, écoutez ces vers que je viens de faire pour mon fils. Il est, comme vous le savez, page de la reine, et ayant sollicité de Sa Majesté une faveur, elle a daigné lui répondre : « Étant fils de M. de Racan, vous n'aurez point cette grâce que vous ne me la demandiez en vers... Voici le madrigal, vous sentez que j'ai dû retenir ma verve.

— J'écoute ! j'écoute !

— Vous en aurez, Mademoiselle, la primeur.

¹ Malherbe naquit à Caen, vers 1555.

² Allusion à Colomby, poète, indigne élève de Malherbe.

MADRIGAL.

Reine, si les destins, mes vœux et mon bonheur,
 Vous donnent les premiers ans de ma jeunesse,
 Vous dois-je pas offrir cette première fleur
 Que ma muse a cueillie aux rives de Permesse?

— C'est charmant, s'écria M^{lle} de Gournay convaincue.

Si.

— C'est fin ! délicat ! continuez, je vous prie.

Si mon père, en naissant, m'avait pu faire don
 De son esprit poétique, ainsi que de son nom,
 Qui l'a rendu vainqueur du temps et de l'envie...

— Oh ! c'est vrai.

. du temps et de l'envie,
 Je pourrais dans mes vers donner l'éternité,

A Votre Majesté
 Qui me donne la vie.

— Ah, charmant ! Vous êtes bien monsieur de Racan, j'ai honte d'en avoir douté... Mais, enfin, quand bien même cette fois encore il en serait autrement que je ne veux le croire... qu'importe ! La jeunesse peut bien rire doucement de la vieillesse. Je suis toujours bien aise d'avoir vu deux gentilshommes si spirituels. »

Après mille protestations, voilà le faux Racan parti. Tout à coup, la porte de M^{lle} de Gournay s'ouvre brusquement, M^{lle} Jamyn pousse un cri, ma mie Piaillon jure en faisant gros dos, la Muse accourt, elle trouve dans son salon un petit homme asthmatique, étendu sur un fauteuil et toussant à rendre l'âme.

Il veut dire quelques mots, mais il bégaye et ne peut retenir sa toux obstinée. Le nouveau venu avait la tournure lourde et la mine chafouine, il ressemblait à un paysan. Aussi, c'est avec un dédain superbe que M^{lle} de Gournay s'écrie.

« Oh ! la ridicule figure ! »

Racan, car c'était lui cette fois, Honorat de Bueil, marquis de Racan, devient pourpre de colère.

« Mad... mad... moi... moiselle... dans... dans... un quart d'heure, je vous dirai pourquoi je suis venu, laissez-moi reprendre haleine !... Qu'il y a haut ! Pourquoi demeurez-vous si haut ?.. Je vous rends grâce, Mademoiselle, de vos ouvrages ; ce cadeau de votre main...

¹ Racan bégayait, et pour comble d'ennui, il ne pouvait prononcer ni les *c* ni les *r*,

— Jamyn, désabusez ce bonhomme ; le seul exemplaire que j'aie donné dernièrement a été adressé à M. Racan.

— Eh ! Mademoiselle, M. Racan, c'est moi !

— Vous ! avec cette mine ?... Il en plent aujourd'hui des Racans !

— Mademoiselle, je suis le vrai Racan...

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous êtes le plus sot des trois !... Me prenez-vous pour une aveugle, pour une niaise ? Quand... quand... on... on... est si bègue et si mal tourné !...

— Mademoiselle !

— On se cache.

— Mais, Mademoiselle, tenez, voilà un recueil de mes poésies ; choisissez celle que vous voulez que je vous récite...

— Taisez-vous, malheureux ! Ces beaux vers dans votre bouche ! sortez ! Jamyn, c'est peut-être un larron ? J'appelle, je crie : *Au voleur ! au voleur !* »

Et, en effet, elle crie, elle appelle, on accourt, ma mie Piaillon miaule effarée ; Racan veut s'expliquer, il rougit, il bégaye, la colère l'étrangle, il trépigne, mais voyant apparaître les manches à balai et les mains rougies des cuisinières du voisinage, il s'élançe vers la porte, l'ouvre, et se plonge dans l'escalier en se soutenant à la corde qui tient lieu de rampe...

Le jour même, M^{lle} de Gournay apprend la vérité. Elle court chez Racan, elle envahit sa maison, arrive dans sa chambre et le trouve couché. Le poète l'aperçoit, se sauve et s'enferme dans un cabinet. On parlemente à travers la porte, et tout est expliqué ! Le poète et la muse se jurèrent une amitié éternelle.

Le lendemain, Bois-Robert jouait les *trois Racans* devant le cardinal, qui riait jusqu'aux larmes, et le vrai Racan, témoin de la scène, ne cessait de répéter : *Il dit vrai, il dit vrai !*

DE LA REYNIE.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE IV.

A BLANCHE.

Janvier 1856.

Les premiers jours d'une nouvelle année ramènent toujours à Paris une foule élégante, rappelée par des devoirs de famille ou de position. Nos rues sont encombrées, les boulevards sont émaillés de petites baraques

originales, source de joie pour notre petit monde des enfants. Les magasins, qui, d'après les annonces des grands journaux, ont acheté par millions les produits étrangers du Palais de l'Industrie, ont des étalages splendides ; on se heurte, on se coudoie, les parapluies dansent sur les trottoirs une valse à deux temps très-accidentée, car bien des femmes sont forcées de faire leurs visites à pied par un temps affreux, les voitures étant très-rare pendant quelques jours.

J'ai fait de nombreuses remarques sur la toilette des femmes parisiennes, et je t'en soumets quelques-unes.

A Paris, l'extérieur est généralement satisfaisant : la robe est fraîche, la crinoline est bouffante, le chapeau est du dernier coquet ; voici pour le premier coup d'œil. Au second examen, par un jour de pluie, l'on s'aperçoit que l'ourlet du jupon de crin est terni, que les talons des bottines sont tournés, et, comble d'horreur ! que les baleines de parapluies décolorés sont souvent dégagées de leur prison de soie. Ce désordre, joint à un certain luxe, est révoltant à voir. Il vaudrait mieux porter un bracelet de moins et veiller à l'ensemble de la toilette ; c'est un conseil que je donne à toutes les jeunes personnes ; on ne peut savoir combien l'on rencontre de juges sévères même parmi des observateurs bienveillants.

Je t'envoie, ma chère Blanche, une charmante toilette de bal qui convient à ton âge et à ta personne. La gravure représente une robe tout en tulle que l'on peut reproduire aussi en tarlatane ; les rubans des ourlets seront bleus, roses, vert d'eau, à volonté ; la résille en chenille bleue avec des perles blanches, rouge avec des perles d'or, est aussi fort jolie. Il faut l'assortir à la couleur des rubans, à moins que les rubans ne soient blancs. Les nœuds de velours noir et de ruban de couleur, disposés en cache-peigne, ont encore beaucoup de vogue ; avec les cache-peignes, on arrange les cheveux en bandeaux roulés. Voici la manière à suivre pour se coiffer seule : on sépare ses cheveux presque en deux parties au milieu de la tête, en ne laissant près du cou que la mèche nécessaire pour attacher son peigne très-bas, près de la nuque ; on forme de chaque côté du front un bandeau plat étroit ; on crêpe *en dessous* les mèches épaisses qui couvrent le sommet de la tête, on les tortille en dehors pour bien leur faire former le turban, et on les attache sur le peigne de derrière. Lorsque les deux rouleaux sont lisses, bien égaux, bien arrondis jusqu'à la nuque, on pose son cache-peigne, en fleurs ou en rubans, sur le peigne, et comme les ornements sont toujours volumineux, les épingles disparaissent

entièrement. Les fleurs rouges, le sorbier, les azalées, les fleurs en plume, les fruits, seront très-recherchés. Les roses, les violettes, les narcisses, les volubilis, les marguerites se posent en profusion sur les toilettes des dames. Les jupes de soirée font toutes la traine; on les garnit de volants, soit découpés, soit garnis d'effilés de plumes, de rubans, de perles, etc. Les corsages sont décolletés à pointe devant et derrière et à draperie. Les lourdes étoffes du soir, telles que la moire antique, la brocatelle, se garniront en tablier. On emploie pour ces devants de jupe de la dentelle et du ruban assorti, généralement coquillé en chou. Les volants de dentelle blanche et noire alternée ont aussi la vogue; on les trouve jolis sur une lourde étoffe blanche. Si cette fureur de volants va toujours en croissant, si nous continuons à ballonner nos jupes, à en abandonner la traine au hasard de tous les parquets, nous reviendrons insensiblement aux danses majestueuses du siècle dernier. Marcel, ce maître à danser de Louis XV, qui découvrait tant de choses dans un menuet, nous a laissé de graves enseignements sur l'art de la danse. Nous apprendrons de lui la règle du coup de talon sans déplacer le buste, pour éviter l'inconvénient des longues queues adaptées aux robes, nous ferons des révérences de douairière, dont l'étude ne nous coûtera pas 300 francs, et nous trouverons probablement des professeurs plus polis que M. Marcel, qui disait à une grande dame, son écolière : « Vous venez de saluer comme une servante. Recommencez, et n'oubliez jamais qui vous êtes : on doit le voir, même quand vous entrez dans une chambre, et ne pas croire que vous arrivez de la halle ou de la Courtille. » Jusqu'ici le célèbre maître de grâces n'est qu'impoli; dans les deux anecdotes suivantes il est inconvenant. M. de Malesherbes, celui qu'on appelle toujours le vertueux, n'était jamais parvenu, même avec les leçons de Marcel, à soigner sa personne et à se donner des airs de petit-maitre. Marcel le rencontre dans la galerie de Versailles et lui demande la faveur d'un entretien. Le premier président, pensant qu'il s'agit d'une faveur ou d'un acte de justice dépendant de lui, écoute le suppliant avec bienveillance. Alors Marcel, d'un ton pénétré, le conjure de n'apprendre à personne qu'il a été son élève!

A une époque où ce professeur sollicitait une pension du roi, une de ses écolières, très-jeune encore, et dont la famille était fort bien placée à la cour, obtient le brevet. Elle accourt chez son maître avec joie, le papier à la main, et heureuse d'avance de la satisfaction qu'elle va causer au seul intéressé. Il prend le brevet, le jette à terre loin de lui : « Est-ce

ainsi, Mademoiselle, lui dit-il, que je vous ai enseigné à présenter quelque chose? Ramassez-moi cela, et venez me le rapporter comme vous le devez.» La jeune personne, humiliée de ce ton auquel elle était loin de s'attendre, se baissa, les larmes aux yeux, pour reprendre le brevet, le rendit à son maître avec toutes les grâces qu'il exigeait d'elle : « C'est bien, Mademoiselle, lui dit-il alors; je le reçois, quoique votre coude n'ait pas encore été assez arrondi, et je vous remercie.

Pauvre Marcel! il serait mort de désespoir s'il avait assisté aux danses peu compassées de notre époque : la valse à deux temps lui eût donné des frissons fiévreux, la sicilienne l'eût frappé d'apoplexie!

Mais il nous faut revenir à nos modes de ville. Quoique les nouveautés soient toutes à peu près connues, je préfère répéter ce que j'ai déjà dit que d'oublier quelques détails. Les lingerie sont charmantes; le tulle à pois blanc et noir est généralement employé pour les fichus Marie-Antoinette, les sous-manches, le tout pomponné de ruban, de velours, garni de dentelles, etc. Les robes de mousseline à volants brodés conserveront la vogue cette saison, pour les petites soirées et les grands dîners : c'est une toilette de jeune dame et de jeune fille. Les mouchoirs sont d'une richesse inouïe; pour le bal, le théâtre, l'on porte des carrés de dentelle ancienne, de Valenciennes, d'Angleterre, de guipure, sur lesquelles l'on voit s'épanouir des fleurs en broderie. Telle est la nouveauté. Les robes de ville se garnissent de brandebourgs, d'effilés, de galons, etc. Les bretelles et les basques sont encore dans le monde élégant, malgré tous les *on dit*; les basquines ajustées ou non ajustées se garnissent d'effilés de dentelle, selon leur destination et l'âge de la personne qui les porte. Le talma, pour demi-toilette, est le par-dessus qui a le plus de vogue; on en garnit de fourrure, martre ou vison. Quant au chinchilla, je crois que les fourreurs seuls ont répandu le bruit qu'il avait de nouveau reparu sur la scène du monde. Jusqu'à présent, je n'en ai point encore rencontré dans les rues de Paris.

Tu recevras avec cette lettre une gravure de modes, deux feuilles de broderie, une ravissante aquarelle, un keepsake de bonne musique inédite. Une année commencée sous de pareils auspices doit satisfaire tes espérances : puissent être ainsi réalisées toutes celles que je forme pour ton bonheur!

C. G.

OUVRAGES DIVERS.



LINGERIE.

Patron d'un corset-brassière pour enfant de deux à trois ans (n° 1).

Ce corset se coupe en trois morceaux, le devant et les deux dos. La doublure, que l'on coupe d'abord, est en jaconas ou en calicot léger. On la taille unie, mais le dessus, qui se fait généralement en coutil très-fin et très-souple, n'est uni qu'au milieu de la poitrine du haut en bas. De chaque côté de cette bande lisse on forme 15 plis de 1 centimètre de profondeur (ils sont indiqués sur le côté droit du patron). Le dos commence au huitième pli. On bâtit ces plis solidement, on ajuste le coutil sur la doublure et on essaye le corset à l'enfant. A l'endroit des hanches, on évase les plis ainsi que sous le bras, selon la taille de l'enfant. Lorsque l'on est sûr de la coupe du corset, on pique soigneusement les 30 plis du corset en mordant sur la doublure (ces plis n'ont pas été indiqués dans toute leur longueur, mais les barres du haut et du bas suffisent pour venir en aide à cette explication). A mesure que l'enfant grandit, on peut découdre ces plis et les reculer.

Lorsque tous les plis sont piqués, on borde à cheval le haut et le bas du corset; on fait poser des œillets mécaniques comme le montre le dessin; on y ajoute des épaulettes doublées. Le corset est terminé; il ne reste plus qu'à poser dans le bas trois gros boutons en os blanc (comme des boutons de caleçon d'homme); ceux qui sont dessinés sur la planche sont un peu petits. Ces boutons soutiennent le pantalon et le jupon, auxquels, bien entendu, on a fait des boutonnières.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Col en tulle recouvert de velours (n° 6).

La vogue du velours noir sur du tulle blanc n'est pas encore passée. Nous donnons à nos abonnées un modèle très-facile à suivre et dont l'effet est charmant. Voici la manière de travailler.

On prend du tulle uni un peu fin, pas froissé et bien apprêté; on le bâtit bien tendu mais non tiré sur le papier, en n'échancrant ni le col de papier ni celui de tulle; cette précaution rend le travail plus facile. On prend du velours noir bien uni, que l'on achète à la pièce pour l'avoir meilleur marché: une pièce contient, d'après les marchands, 14 mètres; la largeur est indiquée par les doubles raies du tracé. On prend une longue aiguille enfilée de fil fin et on bâtit toutes les raies qui forment la moitié du col. On les coud après avec de la soie noire en piquant un point imperceptible au milieu du velours, qui doit être soutenu également; on coupe en haut et en bas à chaque barre, en laissant dépasser le velours d'un demi-centimètre du col. Lorsque le premier côté du quadrillé est cousu, on bâtit l'autre de la même manière, c'est alors que les losanges se forment. On le coud, on replie le tulle du bord à l'endroit et l'on cache ce rempli sous un velours que l'on coud des deux côtés. Le côté extérieur soutient une petite dentelle noire, qui ne doit froncer qu'aux coins. Lorsque le col est terminé, on l'échancre et on le monte sur un corps de fichu en tulle.

Cette fantaisie peut être exécutée en velours de couleur cerise, bleue, pensée, selon la couleur de la robe qu'elle doit accompagner. Les manches sont taillées sur une manchette mousquetaire en tulle, que l'on quadrille de velours comme le col et que l'on entoure d'une dentelle noire.

L'on peut aussi porter une manche duchesse à volant quadrillé de velours, ou une manche à volants ou à bouillons ornée de velours noir.

**Coiffure résille en chenille ornée de perles pour soirée
ou grand dîner.**

(Voir l'effet sur la planche n° 37.)

Ces résilles sont charmantes pour soirée. Celle dont nous donnons le dessin est ornée de perles et de glands en passementerie, rehaussés de dorure. Pour jeune fille on supprime les glands, on passe dans la résille comme dans les filets d'enfants un velours n° 4, et on pose un nœud sur le côté. La résille se fait au filet ordinaire avec de la chenille bien fournie et un gros moule. Les perles que l'on voit sur chaque nœud de maille se cousent après le travail terminé, parce qu'il est difficile de trouver dans le commerce des perles pouvant s'enfiler dans de la chenille.

Sur de la chenille noire, l'on pose des perles d'or ou des perles noires; sur de la chenille rouge, des perles d'or ou de jais, ou même des perles blanches. Les glands s'assortissent avec la chenille et les perles.



Écran de main recouvert de papier frisé et de fleurs en papier

On prend un morceau de carton un peu fort; on coupe un rond de 22 cent. de diamètre; avec de la colle de pâte on colle à plat un morceau de papier blanc moiré sur le côté qui doit être l'envers. Du côté opposé on prend une feuille de papier à fleurs, couleur cerise; on la coupe en rond, on la colle en lui faisant former des plis comme les plis d'un éventail. Cette feuille cerise se pose à deux doigts du bord. En cet endroit elle est presque posée plat; c'est pour réunir cette feuille (servant de fond) au centre sous la rose du milieu que l'on forme des plis, à peu près 17 ou 18.

Lorsque le dessus et le dessous de l'écran sont préparés, on coupe deux bandes de papier blanc à fleurs sur une hauteur de 10 à 12 cent.; on les pose l'une sur l'autre; on la ploie en deux en long, sans couper à l'endroit du pli et à l'aide de longs ciseaux on forme du côté de la lisière du papier, tout le long de la bande, un effilé en papier de 5 à 6 cent. de haut. Cet effilé est très-fin, c'est celui des bonbons appelés *papillotes*. Lorsque l'on a découpé les bandes nécessaires pour ce travail, on frise l'effilé sur la pointe des ciseaux. On ouvre les bandes de papier. On doit avoir obtenu une bande lisse au milieu, frangée des deux côtés. On fixe cette double bande ou plutôt ces bandes, car une seule ne peut suffire, absolument comme on pose un *plissé à la vieille* sur une robe, c'est-à-dire qu'en collant sur l'écran, avec de la colle de pâte, on fait former à l'endroit plat du papier des plis très-rapprochés qui font froncer l'effilé et donnent du *touffu*. Cette bande blanche, posée tout autour, laisse dans le milieu un espace vide que l'on recouvre par des bandes de papier cerise découpé comme le blanc et collé de même, seulement l'espace non découpé du papier cerise est moins grand que celui du blanc, et doit se perdre sous le fouillis de la frisure du papier.

Le milieu de l'écran, l'endroit où tous les plis du papier se réunissent, disparaît sous une rose ou un camellia en papier blanc; autour de cette fleur viennent se grouper en rond de petites marguerites cerise très-légères, et six épis en papier complètent l'ornement de cet écran, qui est très-joli, très-peu coûteux et très-facile à exécuter.

On peut varier, selon le goût, les ornements et les couleurs de cet ouvrage. Cette explication suffira, je pense, pour donner des idées de perfectionnement.

Au n° 36 de la 2^e planche de broderies, il a été dessiné une bobèche en papier, dont on trouvera l'explication dans le numéro de février.



Fleurs en cire.

Les fleurs en cire sont arrivées à un degré de perfection inouïe; mais comme elles sont fragiles et exigent d'être recouvertes d'un globe de verre, elles sont moins répandues que les

fleurs en batiste ou en papier. L'on en voit surtout sur les autels de la Vierge, dans des vases de cheminée, etc. Je vais indiquer un procédé très-facile à exécuter.

Il faut se procurer une petite plaque ou table de marbre, et un petit fer à repasser de la grandeur des petits fers que l'on vend chez les marchands de jouets d'enfants. On fait fondre sur un feu doux, dans une petite casserole de fer-blanc, de la cire pure et blanche, à laquelle on ajoute un huitième de son poids de dissolution *blanche* de caoutchouc; on remue bien et on retire du feu immédiatement; à l'aide d'une plume d'oie ou d'un pinceau, on enduit d'huile vivement et également la plaque de marbre, ou bien avec un chiffon on y donne lestement une couche d'eau. Aussitôt l'on coule la cire fondue, de manière à obtenir comme une espèce de feuille mince de papier. Pendant cette opération, on fait chauffer le petit fer à repasser, on le passe sur la cire, tant qu'il est assez chaud pour la fondre dans tous les endroits où elle est restée épaisse, et où elle présente des inégalités. Enfin, je le répète, il faut la rendre aussi mince et aussi égale qu'une feuille de papier.

Lorsque la feuille de cire est parfaite, on fait un échantillon de fleur pour s'assurer que la gomme élastique ou caoutchouc est en quantité voulue. On plie et replie le morceau d'échantillon dans tous les sens: s'il se brise en le maniant, il faut ajouter du caoutchouc; si, au contraire, le morceau d'épreuve est trop mou, ou s'il est gluant et s'attache aux doigts, c'est qu'il y a trop de caoutchouc, et il faut ajouter un peu de cire. Bien entendu lorsque l'épreuve n'a pas réussi, il faut, pour ajouter, soit de la cire, soit du caoutchouc, refondre le tout, faire l'addition nécessaire et former une nouvelle feuille sur le marbre.

Quand les pétales d'une fleur sont d'une couleur d'une seule nuance, on colore la cire en masse, et avant de la jeter sur le marbre, on y ajoute la couleur qui convient, plus ou moins, selon la teinte que l'on désire, en remarquant que plus on ajoute de la couleur, plus la teinte est foncée, et moins on en ajoute, plus elle est claire. Ainsi, l'on attend que la cire soit fondue pour y jeter la couleur en poudre très-fine, qui doit être bien remuée pour se mêler uniformément à la cire.

Les couleurs additionnelles, comme dans les panachés, se donnent au pinceau de plume, après avoir été délayées dans un peu d'eau. L'intérieur des œillets se fait avec les barbes d'une plume. Les semences, les cœurs de lis, et en général tout ce qu'on appelle *apprêts* se vend chez les fabricants de fournitures de fleurs.

La couleur rose des roses s'obtient en étendant du carmin très-délayé et en très-petite quantité sur la cire, et en le frottant avec le bout du doigt. Le plus ou moins de carmin employé donne la teinte plus ou moins forte, selon la rose que l'on désire.

Couleurs.

Les couleurs à employer sont :

Le carmin,	Le vermillon,
Le laque carminée,	La laque violette,
Le bleu d'outremer,	La terre de Siègne brûlée,
Le vert anglais,	Le noir d'Espagne.
Le jaune de chrome,	

Ces couleurs doivent être excessivement fines.

Lorsque tout est prêt pour opérer, on procède à la confection de la fleur. Tous les patrons que nous avons donnés servent aussi bien pour les fleurs en cire que pour les autres. Ces patrons, en léger carton, se posent, pétales et feuilles, sur la feuille de cire que l'on a enlevée de dessus le marbre et l'on découpe la cire comme le papier. Les plis, les bombés, les nervures, s'obtiennent comme pour les fleurs artificielles avec les boules à gauffer. Si, en bombant, la cire s'attachait à la main ou aux boules, il faudrait mouiller d'un peu d'eau, soit la main, soit la boule.

J'ai expliqué le montage des fleurs en papier il y a quelques années: celui des fleurs en cire est beaucoup moins difficile, puisqu'il suffit de présenter à la place du laiton qui convient le bas du pétale ou de la feuille qui, en appuyant un peu, se colle suivant le besoin.

La verdure se fait comme les pétales; les nervures s'obtiennent au moyen d'une pièce de monnaie que l'on appuie à propos où il convient.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Jupe d'une robe de baptême. Plumetis. Pour rendre la robe plus riche on peut remplacer les colonnes d'œillets par des entre-deux de valenciennes. 2. Pièce de devant du corsage. 3. Un des revers du devant de la jupe. 4. Bande réunissant les revers de la jupe. 5. Manche longue de la robe. 6. Côté de la berthe du corsage. 7. Volant de robe avec semé pour être brodé sur mousseline. Pois et feston rose autour. Ce dessin peut servir pour mantelet. 8. Bande assortie pour le corsage et les manches. 9. Col. OEillets ou pois. Petit feston feuilles de roses. 10. Dessin assorti pour manches. 11. Entre-deux assorti pour poignet. 12. Mouchoir au feston. 13. Bavoir sur piqué blanc. Le dessin se fait en soutache étroite. 14. E. C. dans un écusson. Plumetis. | <ol style="list-style-type: none"> 15. E. R. enlacées dans un médaillon à nœuds. Plumetis et points d'arme. 16. E. M. avec couronne de comte. Plumetis. 17. C. B. enlacées dans un médaillon. Plumetis. 18. C. M. enlacées. Plumetis fleuri et pois. 19. O. C. enlacées. Plumetis. 20. M. T. Id. Id. 21. P. B. Plumetis. 22. Y. A. Id. 23. V. G. Id. 24. L. F. Id. 25. A. N. Id. 26. L. B. Id. 27. E. B. Plumetis fleuri. 28. H. P. Plumetis. 29. E. M. Id. 30. V. L. Feston. 31. B. D. Id. 32. G. K. Id. 33. H. D. Id. 34. H. B. Feston. |
|---|---|



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Corset. Brassière pour enfant de deux ans. (Voir aux Ouvrages.) 2. Chaise prie-Dieu. On peut la faire en jais blanc ou en perles blanches de deux teintes, blanc de lait et blanc de cristal sur fond vert, amarante ou bleu, en soie d'Alger.
Ce même travail, on le comprend, peut être facilement exécuté en tapisserie. Un peu de goût et d'habitude suffira pour nuancer les fleurs et les feuilles. La croix et les ornements sont jaunes. 3. Dossier du prie-Dieu. 4. Grand dessin plumetis et feston pour volants de robe de mousseline, de mantelet. Les roses sont au feston; les boutons et les feuilles au plumetis. Le feston point de rose du bord doit être bien boursé. 5. Dessin. Plumetis pour volant de robe. 6. Patron d'un col plat recouvert de velours. (Voir aux Ouvrages.) 7. Ecusson. Plumetis avec les lettres A. L. 8. Ecusson feston avec les lettres C. T. 9. Ecusson. Plumetis et pois avec les lettres A. P. 10. E. R. feston surmontés d'une couronne. 11. E. L. enlacés, surmontés d'une couronne fleurie. Plumetis. | <ol style="list-style-type: none"> 12. A. I. plumetis dans une branche de myosotis. 13. L. Q. Plumetis dans un écusson. Feston. 14. M. B. enlacés. Plumetis. 15. C. I. Id. 16. I. T. Id. 17. O. A. Id. 18. E. B. Plumetis. 19. A. B. Id. 20. E. N. Id. 21. C. B. Id. 22. P. B. Id. 23. L. F. Feston. 24. L. C. Plumetis. 25. H. B. Id. 26. Thérèse. Id. Pois ou œillets. 27. Augustine. Plumetis. 28. Marie. Id. 29. Marguerite. Id. 30. Juliette. Id. et point d'échelle. 31. Zulma. Id. Id. 32. Joséphine. Plumetis. 33. Octavie. Id. 34. Hélène. Id. 35. Dessin d'un écran en papier. (Voir aux Ouvrages.) 36. Bobèche en papier. (Voir aux Ouvrages.) 37. Résille en chenille ornée de perles. (Voir aux Ouvrages.) |
|---|---|



Explication de la gravure de modes.

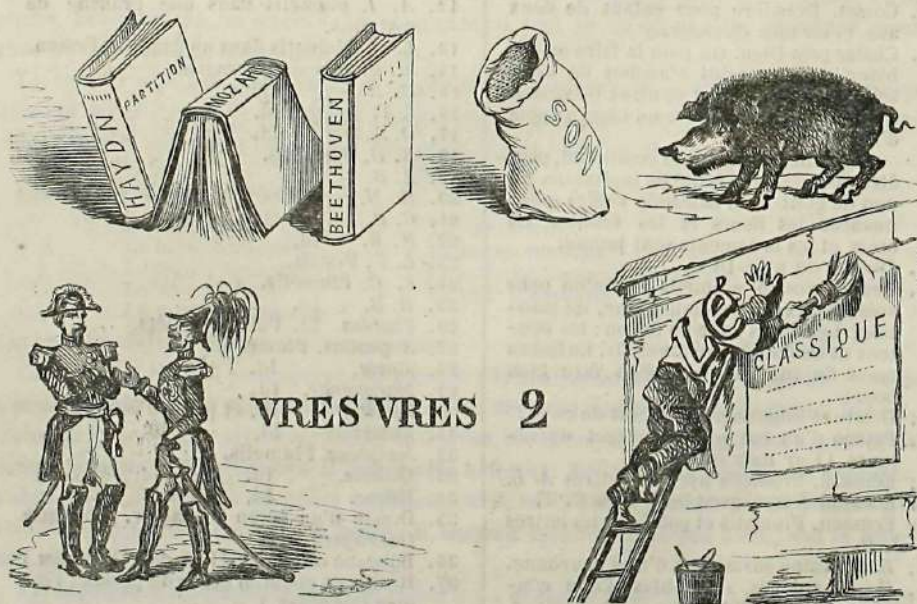
TOILETTE DE JEUNE FILLE. — SOIRÉE. — Robe de tulle uni, corsage à draperies croisées. Manches à bérêt. Cinq jupes de tulle uni. Un ruban de satin est passé dans tous les ourlets. Coiffure en velours et raisin, en satin ou en velours.

TOILETTE DE DÎNER. — PETITE FILLE. — Robe de taffetas à carreaux ornée de velours. Chemisette mousseline dont les manches sont longues et bouffantes.

TOILETTE DE DAME. — VISITES. — Chapeau de velours orné de ruban noir et rouge. Une étoile de dentelle est fixée sur la calotte. Robe de droguet de soie. Corsage busqué par devant et à caraco par derrière. Manches à volants. Ces volants se posent sous la manche. Les ornements du corsage se composent d'un velours et d'un effilé.

**KEEPSAKE DE MUSIQUE.**6^e Album.1^o *Freida*, valse par M. PAUL HENRION.2^o Mazurka, par M. A. HENRY.3^o *La Giovanina*, par M. JULES PHILIPOT.**Explication du Rébus du mois de Décembre.**

A l'enfant qui fait mal qu'on apprenne à bien faire.

**RÉBUS.****VRES VRES 2**

Typographie Hennuyer. Matignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris. 12 Francs pour les Départemens. Avec expéditions (les annales & séries, 2 albums de musique, gravures sur acier, 4 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 200 dessins de broderies, patrons de cravates naturelles, petits patrons ouvrage à la main, 1000 brochet ouvrage pour cause, rébus illustré, planche crochet couleurs bleues, planche de petits ouvrages de fantaisie en argent.